

« **L'implosion nécessaire de la violence** »

Patrick Leroux, *Implosions (Dialogue suivi de La litière et de Rappel)*, théâtre, Ottawa, Le Nordir, 1996, 230 pages

Mariel O'Neill-Karch

Number 87, May 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42138ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

O'Neill-Karch, M. (1996). Review of [« L'implosion nécessaire de la violence » / Patrick Leroux, *Implosions (Dialogue suivi de La litière et de Rappel)*, théâtre, Ottawa, Le Nordir, 1996, 230 pages]. *Liaison*, (87), 22–22.

« L'IMPLOSION NÉCESSAIRE DE LA VIOLENCE »

En physique, l'implosion est l'explosion, ou une série d'explosions, d'une matière dont la résistance est inférieure à la pression exercée contre elle. Dans trois « implosions » dramatiques de Patrick Leroux, cette matière, ce sont des êtres qualifiés de refoulés, d'autodestructifs, d'impétueux évolués et de violents accomplis qui subissent, en vagues successives, semblables pressions émanant dans chaque cas du tissu social.

Le sous-titre de *Dialogue, Traité du flirt sadomasochiste* : version épurée de tout acte violent, souligne le refoulement de la violence dans ce lever de rideau déstabilisant, puisqu'il doit être « joué » dans le hall d'un théâtre, les deux interprètes se mêlant aux spectateurs et aux spectatrices. Dès la première didascalie, l'auteur attire l'attention, de façon ludique, sur le sous-texte : « Les dialogues n'ont rien à voir avec ce qui se dit vraiment. » (p. 10) En fait, LUI et ELLE inventent une parabole pour définir leurs relations avec le

public et entre eux : « C'est qu'on a ouvert la porte du frigo. On nous regarde, on nous évalue, on nous tâte la pelure, on nous déguste des yeux. » Et dans le frigo ? « Les aliments s'alimentent et s'entre-croquent passionnément. » C'est, s'exclame ELLE, « de la dérision » (p. 27). Après s'être lancés des mots d'amour (ELLE) et des insultes (LUI) où le contenu du frigo se mêle à des figures de rhétorique, les deux protagonistes, secoués par le choc de leur désir inassouvi, entrent dans la salle de théâtre pour assister, avec le public, à la pièce à l'affiche.

Dans *La Litère*, créée en 1994 (et non en 1995 comme il est dit dans le texte), Mae voudrait que Ludwig lui raconte une histoire, comme autrefois, pour conjurer le destin qui pèse sur eux, mais Ludwig n'y arrive plus : « Pas d'histoire. Seulement des anecdotes. » (p. 52) Ces anecdotes étranges, morbides, violentes, forment la trame de ce drame beckettien mettant en scène un couple, au lit depuis quatre ans, dans un décor tapissé de références intertextuelles : Leonard Cohen, Artaud, Escher, Velasquez, Proust, Beckett, Gauvreau, Sartre... Pour éloigner le moment de rupture qu'il attend, sans trop y croire, pris qu'il est dans un rets englué, arachnéen, figuré scéniquement, lors de la première production, par un immense tableau rectangulaire de Sylvio Boudreau, panneau central d'un triptyque reproduit en couleur dans le texte, on joue aux définitions spontanées, s'arrêtant sur le mot érection, cherchant à provoquer verbalement des implosions orgasmiques.

Dans *Rappel* (ou *L'Apocalypse selon ce Ludwig comme il s'en*

est vu), présenté tel « un cérémonial » doublé d'une tragi-comédie postmoderne, les pulsions inconscientes, figurées scéniquement par une vache très mince, à la Giacometti, par une muse dominatrice, tout de cuir vêtue, et par un pape peu orthodoxe, se disputent le cuir de Ludwig, l'« homme éponge des psychoses, des névroses, des craintes et des aspirations d'une génération en quête de reconnaissance » (p. 141). Ce texte anarchique, genétien, prononcé au début par des lèvres charmues comme celles de Geneviève Cadieux qui coiffent le Musée d'art contemporain de Montréal, est le cri d'une génération perdue, poussée aux déclarations excessives, farfelues, implosives, autodestructrices, ses armes étant, comme l'affirme Ludwig, la dérision et l'ironie. Ces armes se retournent contre lui lorsque paraissent trois anges nubiles : « C'est la course frénétique de Ludwig vers les anges. Un Benny Hill tout nu, le corps rasé, qui court après trois petites filles, chacune son fusil à la main » (p. 209). L'une après l'autre meurent les figures peuplant l'inconscient de Ludwig qui se tranche les poignets, la mort seule pouvant tuer l'indifférence, véritable paradoxe baudelairien qu'il exprime alors ainsi : « Je voudrais apprendre à vivre. » (p. 218)

Ce triptyque de Patrick Leroux résiste à l'analyse facile et réclame du public un travail continu et dérangent de décryptage des matériaux scéniques utilisés pour créer un effet casse-tête, centré sur la présence de la mort implosive, porteuse de chaos.

MARIEL O'NEILL-KARCH
UNIVERSITÉ DE TORONTO

